

cousin, et les portes de l'ancien pénitencier s'ouvrirent pour donner asile à la malheureuse famille. Deux ans après, c'est-à-dire en 1858, de cette maison obscure, malsaine, presque odieuse, sortait tous les matins, pendant quinze jours, la fille aînée des Soubiours, pour aller recueillir à la grotte de Massabielle, face à face, cœur à cœur, les sourires, les confidences et les messages de la Reine du Ciel.

Jusqu'à l'époque où ces événements se produisirent, le silence se fit autour des anciens fermiers du moulin de Boly. Ils continuèrent à vivre dans les expédients et les combats de la pauvreté, mais grâce à l'hospitalité gratuite de Sajous, ils ne furent plus exposés aux humiliations d'un déménagement imposé.

La dernière épreuve qu'ils venaient de traverser fit comprendre aux époux Soubiours qu'ils n'avaient plus à compter que sur l'aide de Dieu et l'énergie de leurs forces. Depuis leur renvoi du moulin de Boly, une heureuse réaction s'était opérée en eux ; ils poursuivirent leur marche d'un pas ferme dans la voie des résolutions qui honorent. Avec un courage dont on ne les croyait pas capables, ils se dépouillèrent de leur ancienne apathie et s'élevèrent par degrés jusqu'aux plus sublimes efforts de l'abnégation et du dévouement. Soubiours devint bon ouvrier et sut même se faire rechercher. Non seulement il travaillait le jour, mais le soir, à la veillée, il s'employait à aider sa femme dans les plus humbles offices du ménage. La mère de famille, de son côté, se prodiguait en soins et en sollicitudes ; au détriment de son sommeil, elle passait souvent une partie des nuits à réparer, coudre ou blanchir les loques de sa petite famille. On dit que la misère aigrit les cœurs et pousse à la discorde ; il n'en fut jamais ainsi dans le ménage Soubiours. Le lot d'affections apporté au mariage par chacun des époux demeura toujours intact, et les six enfants que le Ciel leur donna ne firent qu'accroître et resserrer l'union de leurs cœurs.

Les Soubiours n'étaient pas ce qu'on appelle des dévots, mais ils ne se dérobaient jamais aux devoirs essentiels de la religion. Dans les temps de prospérité, ils s'étaient un peu relâchés dans la prière comme dans le travail. Au contact des mauvais jours, tous les relèvements se firent en eux à la fois. Le dimanche, les deux époux se rendaient avec exactitude aux offices de la paroisse, tenant leurs enfants par la main ou portant aux bras ceux qui ne pouvaient pas suivre. Chaque année, à Pâques, et quelquefois plus souvent, ils allaient recevoir pieusement le Dieu qui console et fortifie. Tous les soirs, souvent après une longue journée de fatigue et une réfection incomplète, la prière de famille était faite en commun. A la fin des formules ordinaires, presque toujours, rapportent les anciens voisins, une voix d'ange s'élevait à l'intérieur de la demeure, redisant avec amour les invocations pieuses du chapelet. Cette voix, on le devine, était celle de l'enfant bénie qui devait faire plus tard la gloire des Soubiours. Avant que ces temps arrivent, faisons connaître l'enfant de prédilection qui vivait ignorée dans l'obscurité du vieux cachot de Lourdes.

---